



FRANCO ÉCOSSAISE



LE MOT DU PRÉSIDENT

Au moment où je rédige ce mot, l'Écosse est toujours dans l'incertitude quant à ses relations futures avec l'Union Européenne.

A la suite du référendum du 25 juin 2016 qui avait été gagné par les partisans de la sortie du Royaume Uni de l'Union Européenne par 51,9% de voix, la procédure de retrait entamée le 29 mars de la même année devait aboutir à un retrait effectif le 29 mars dernier.

Les négociateurs du gouvernement britannique et de l'Union Européenne se sont entendus, le 25 novembre 2018, sur un projet d'accord de retrait, mais ce projet d'accord, présenté par la première ministre Theresa May, a été rejeté par trois fois par la Chambre des Communes, en janvier et en mars.

Après un premier report de retrait au 12 avril, puis envisagé au 22 mai, Theresa May a obtenu le 10 avril dernier un dernier report au 31 octobre pour faire ratifier cet accord. Cet attermoisement est appelé par certains analystes « Brexeternity », perpétuel débat sur la sortie de l'Union Européenne sans qu'elle ait jamais eu lieu.

Deux scénarios sont à envisager :

- soit celui d'un accord de retrait ratifié par les deux parties,*
- soit celui d'une sortie sans accord (No Deal) probable (Brexit dur).*

Un second référendum, ou des élections législatives anticipées, semble peu probable malgré les demandes du chef du parti travailliste, Jeremy Corbyn.

La sortie du Royaume Uni, donc de l'Écosse, de l'Union Européenne, aura des implications multiples pour nos amis écossais comme pour nous français.

En particulier :

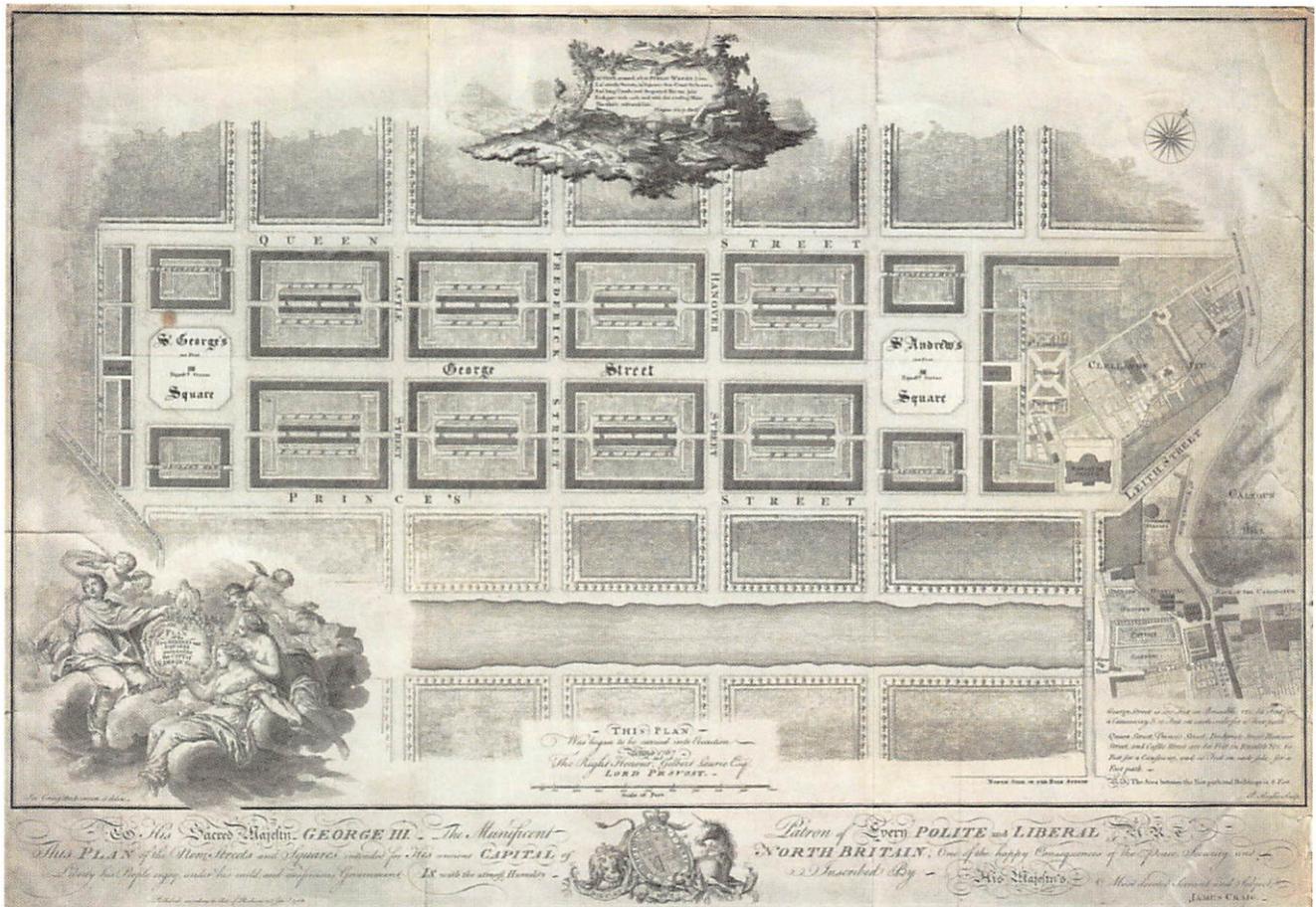
— dans le cas d'une sortie avec accord, la législation actuelle sur la circulation des personnes de même que les règles communautaires concernant la santé, continueront à s'appliquer jusqu'au 31 décembre 2020 ;

— dans le cas d'une sortie sans accord, le gouvernement britannique a l'intention de ne pas nous soumettre à l'obligation de visa pour séjour inférieur à trois mois tandis que réciproquement les Britanniques en seraient dispensés, mais les règles actuelles concernant la santé cesseront immédiatement de s'appliquer.

Nous serons fixés au plus tard le 31 octobre, sauf coup de théâtre...

Thierry Rechniewski

La Nouvelle Ville d'Édimbourg : 250 ans



En 2017, nous avons fêté le 250e anniversaire de l'adoption du plan de la Nouvelle Ville d'Édimbourg élaboré par l'architecte écossais James Craig (1739-1795).

Si cet anniversaire est passé relativement inaperçu en Écosse, nous avons organisé un colloque international à l'Université de Picardie Jules Verne à Amiens (5-6 octobre 2017) intitulé : « La Nouvelle Ville d'Édimbourg et les villes nouvelles en Écosse, 1767-2017 : Regards sur 250 ans de patrimoine urbain ». Ce colloque qui célébrait l'importance de cet ensemble urbain des Lumières devait réunir une vingtaine d'intervenants (des acteurs de la conservation du patrimoine et des monuments historiques, des universitaires, des conservateurs de musée, des architectes et des acteurs de l'UNESCO) venus de France, de Grande-Bretagne, d'Italie, du Portugal et de Nouvelle-Zélande. Officiellement reçus à la Mairie d'Amiens, les invités purent découvrir la Cathédrale Notre-Dame qui soufflera ses 800 bougies en

2020. Pour faire écho à cette manifestation scientifique, nous avons organisé un colloque au *Patrick Geddes Centre* le 14 juin dernier en partenariat avec l'Université d'Édimbourg et en présence d'Emmanuel Cocher, consul de France à Édimbourg, et d'Alasdair Allan, alors « *Minister for International Development and Europe* » du gouvernement écossais. Quarante-vingt personnes assistèrent à cet événement qui eut un écho réel en Écosse. J'ai le plaisir de superviser actuellement la publication d'un ouvrage collectif aux Presses Universitaires de Franche-Comté.

Cet article vise à rendre compte des commémorations organisées à Édimbourg en 1967 à l'occasion du 200e anniversaire du plan de James Craig. Cette première Nouvelle Ville, constituée de trois axes parallèles (Princes Street, George Street et Queen Street) et deux places en symétrie (St Andrew's Square et Charlotte Square), se distingue des étapes ultérieures du développement urbain d'Édimbourg, au nord et à l'est.

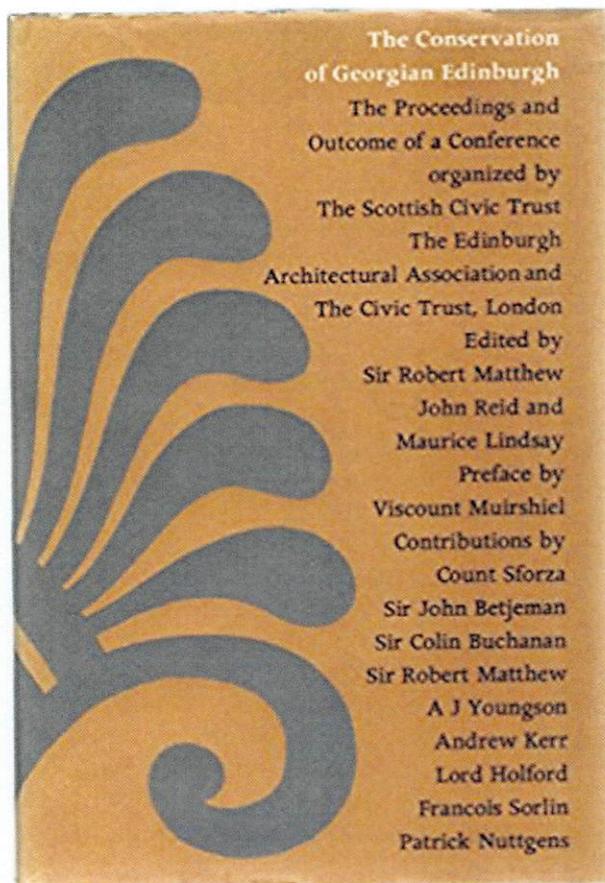
Après la seconde guerre mondiale, l'architecture moderne inspirée par Le Corbusier s'imposa largement en Europe. Dans ce contexte, une reconstruction totale de Princes Street, à Édimbourg, fut proposée dans les années 1960. Plusieurs immeubles datant de l'époque victorienne et de l'époque édouardienne (*New Club* et *Life Association*) furent alors détruits pour laisser place à des constructions flambant neuves (*British Home Stores*, 1965) dans le but de restituer la cohérence architecturale d'origine.



British Home Store (1965)

À l'est de Princes Street, le *St James Centre* (1964-70) remplaça une place élégante datant de l'époque géorgienne. Ce grand complexe à l'esthétique moderniste, démoli l'an dernier, contenait, à sa construction, un parking, des boutiques, des bureaux et un hôtel.

La destruction partielle de George Square et les démolitions successives de Princes Street fit prendre conscience qu'une sauvegarde des bâtiments historiques était nécessaire et que le patrimoine bâti était menacé. Plusieurs organismes de conservation furent créés, à l'instar de la *Scottish Georgian Society* (1956). Le *Scottish Civic Trust* fut fondé en 1967 et placé sous l'autorité de Maurice Lindsay et de Sir Robert Matthew. Les célébrations du bicentenaire de la création de la Nouvelle Ville en 1967 eurent lieu cinq ans après l'adoption de la Loi Malraux en France et trois ans après la création du premier secteur sauvegardé du Marais. Un dispositif officiel de sauvegarde fut créé en 1967 grâce au *Civic Amenities Act*. La conférence internationale « *The Conservation of Georgian Edinburgh* » organisée à Édimbourg en 1970 par le *Scottish Civic Trust* constitua un tournant majeur.



Peu de temps après cette conférence où un Conservateur français des Monuments Historiques s'était exprimé, l'*Edinburgh New Town Conservation Committee* fut créé afin d'œuvrer à la sauvegarde de ce patrimoine urbain inédit.

En 1967, Édimbourg fêta à la fois le bicentenaire de la Nouvelle Ville et les vingt et un ans du Festival d'Édimbourg (*Edinburgh International Festival of Music and Drama*) fondé en 1947. En 1967, le Festival était devenu très important et avait permis à Édimbourg de se placer au centre de la scène culturelle européenne. À titre d'exemple, l'artiste Jean Cocteau avait dessiné plusieurs affiches du Festival au début de la décennie 1960. Le rôle de la culture et des Arts était reconnu à l'échelle britannique tandis que les boutiques, galeries d'art et discothèques fleurissaient à Édimbourg. Ce vent d'optimisme se traduisit dans le « *The Summer of Love* » qui débuta en juillet 1967 au son du tube des Beatles « *All you need is love* ». Dans le domaine sportif, Celtic remporta la coupe d'Europe et l'Écosse humilia l'Angleterre 3-2 à Wembley. Sur le plan politique, Winnie Ewing remporta l'élection partielle de Hamilton. Si le Festival de 1967 et son programme inédit exprimèrent un certain

bouillonnement intellectuel, l'atmosphère était imprégnée d'un certain conservatisme. Le sociologue et historien écossais de gauche Tom Nairn qualifia les années 1960 de « désert culturel ». La censure avait en effet régulièrement cours. Les célébrations organisées par la ville en 1967 furent-elles le reflet de la politique conservatrice de la mairie?

L'exposition sur la Ville Nouvelle, intitulée « *Two Hundred Summers in a City* » (16 août -16 Septembre 1967), organisée à *Waverley Market* pendant la durée du Festival constitua le point d'orgue des célébrations du bicentenaire. Le scénario d'ensemble fut préparé par Alexander Schouvaloff, le directeur artistique du Festival. John L. Paterson et Peter Daniel, professeurs d'architecture et d'urbanisme à l'*Edinburgh College of Art*, apportèrent aussi leur précieux concours. Cette exposition se situait dans la lignée des grandes expositions universelles et des reconstitutions des villes du passé, et notamment celle de 1886 à Édimbourg. Le bicentenaire fut célébré non seulement par

une exposition où l'on se rendait en famille, mais aussi par des visites guidées, des feux d'artifice, une célébration religieuse et par la création de timbres postes.

L'exposition de 1967 constitua une manifestation du dynamisme culturel de l'Écosse à la fin des années 1960 et permit la mobilisation des acteurs publics pour la protection des bâtiments historiques. Cette énergie s'affirma sur le plan politique dans les années 1980 et 1990 en réaction à l'hégémonie Tory à Westminster. En 1967, John L. Paterson prévint que si la Nouvelle Ville n'était pas sauvegardée, on célébrerait en 2067 « Cent Hivers dans un Désert ». Cette thématique est d'autant plus d'actualité que la municipalité d'Édimbourg est aujourd'hui tiraillée entre la volonté de favoriser le développement touristique et celle de sauvegarder un patrimoine inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO.

Clarisse Godard Desmarest FSA Scot
Université de Picardie Jules Verne/ Institut
Universitaire de France

Jusqu'aux extrémités de la terre

(Extraits de la conférence donnée au Collège des Écossais le 8 novembre 2017)

D'abord je voudrais vous présenter le témoignage de la vie d'un prêtre dans les Hébrides extérieures, mais aussi vous faire visiter l'Écosse par le biais de sa géographie, de son histoire et de son héritage culturel, linguistique et religieux.

Comme vous le savez, j'ai été boursier de la Fondation Catholique Écossaise et membre de l'Association Franco-Écossaise lors de mon séjour à Paris il y a 11 ans. Pour nous autres Écossais, l'histoire est quelque chose de vivant ; nous sommes conscients que notre vie est le résultat d'événements historiques et que nous sommes aussi créateurs de l'histoire, porteurs de nos traditions, de notre culture et de notre langue.

Pour les peuples celtes, l'idée d'appartenance à un territoire ou à un peuple est très important : c'est ce qui nous donne notre identité.

Vous avez peut-être entendu la critique de notre Premier ministre Theresa May qui disait que ceux qui se considèrent citoyens du monde sont citoyens de nulle

part : en anglais, les '*anywheres*' et les '*somewheres*'. Pour nous autres Celtes, nous faisons partie des '*somewheres*'. Nous sommes conscients de nos racines, mais ces racines nous donnent des ailes pour voyager, toujours enracinés quelque part.

L'histoire de la Fondation Catholique Écossaise en est la preuve. Pendant sept siècles, les Écossais ont profité d'un lien très fort avec la France sans perdre de vue leur patrie ni leur identité.

Et c'est là où je voudrais commencer ma présentation ce soir. Qui suis-je ? Comme tout être humain, je suis le produit de l'histoire de mon pays : j'ai la chance de connaître à fond ma généalogie, et j'en ferai une brève présentation ici.

En Écosse, même aujourd'hui, le nom de famille d'une personne est révélateur de son appartenance culturelle ou géographique. Je m'appelle ROSS STEWART JAMES CRICHTON : des noms et prénoms vraiment écossais ! Le nom de la famille CRICHTON vient du sud-est de l'Écosse où se trouve un village du même

nom dans la vallée du Tyne. La première partie du nom 'Crichton' vient du Gaélique 'Crioch', qui signifie 'frontière'. La deuxième partie vient d'un mot en vieil anglais 'tun' qui signifie 'village' ou 'ferme'. Le village de Crichton se situe à la frontière linguistique entre le peuple celte et le territoire des Angles. De ce fait, mon nom de famille veut dire, 'celui qui vient du village frontalier'.

Le fondateur de la famille était un certain Thurstan de Crechtune qui vivait à l'époque du roi David 1er au XIIe siècle. A l'époque du roi Jacques II, Sir William Crichton était Chancelier du Royaume et gardien du château d'Édimbourg. La puissance de la famille a diminué ensuite et ne figure plus parmi les grands clans d'Écosse aujourd'hui. Il y a trois branches de la famille, Sanquhar, Fren draught et Crichton, et je descends de la branche de Sanquhar dont le titre et le territoire appartiennent maintenant à la famille Crichton-Stuart of Bute.

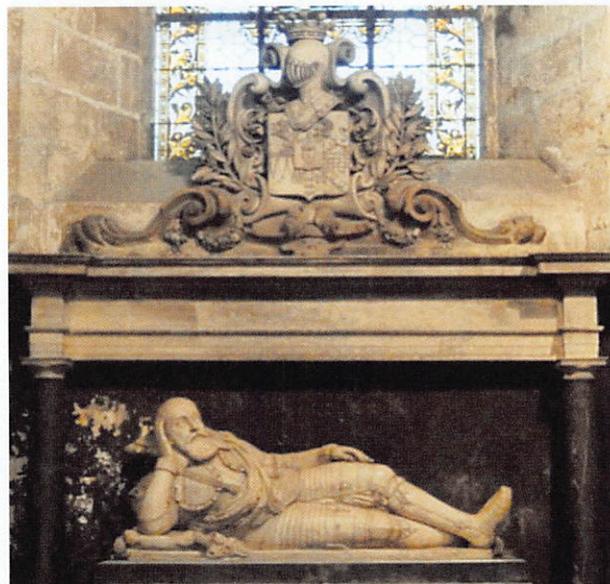
En gaélique, pour demander à quelqu'un d'où il vient, on dit : « Cò às a tha sibh? » Mais le mot 'cò' ne veut pas dire, 'où', mais 'qui'. Dans la mentalité celte, l'appartenance à un peuple est plus importante que l'appartenance à un lieu. Cependant les clans ont toujours un terroir traditionnel, donc la connaissance de l'appartenance familiale de quelqu'un nous indique aussi son appartenance géographique. Et dans quelques communautés rurales, c'est toujours le cas.

Comme toute autre personne dans le monde actuel, je suis le produit de plusieurs influences. L'Écosse a toujours accueilli des étrangers et il serait exceptionnel de trouver quelqu'un qui n'ait que du sang celte. Les Saxons, les Vikings, les Normands ont mélangé leur sang au sang des Celtes. Plus récemment, les Irlandais, les Italiens, les Juifs et les Polonais ont débarqué en Écosse – pas toujours nombreux – mais ils ont apporté leur héritage génétique à l'Écosse d'aujourd'hui. Parmi mes ancêtres, je peux compter des Juifs et un arrière-grand-père irlandais, mais à part ça, je suis écossais.

Pour terminer cette première partie de ma présentation, je vais vous dire quelques mots des ancêtres de ma grand-mère paternelle. Les racines de sa famille sont situées au nord-est d'Écosse entre les Grampian Mountains et Royal Deeside. Elle descend de plusieurs familles nobles

de la région dont les membres se mariaient fréquemment entre eux. Au 18ème siècle, ces familles étaient plutôt épiscopaliennes et jacobites. Cela voulait dire que ses aïeux se trouvaient du mauvais côté de la « Glorieuse Révolution », et ont souffert par la suite la perte de leurs titres et territoires, ont été emprisonnés, et exilés pour leur appartenance politique ou religieuse. On distingue parmi eux quelques familles jacobites notables – Forbes of Inverernan, Alexander of Auchmull et Douglas of Blackmiln. Celles-ci étaient les descendants d'autres familles encore plus notables, comme les Earls of Angus & Huntly.

En remontant à Archibald Douglas, 1st of Glenbervie, nous retrouvons sa fille, Joane Douglas, mariée avec James Skene. C'est ici que nous avons un lien avec Paris, quatre siècles avant mon séjour ici. Le neveu de Joane Douglas, William (1606-1679), s'est converti à la foi catholique pendant une visite à Paris. Sous le titre, 10th Earl of Angus, il est enterré dans l'église Saint Germain des prés – avec deux de ses petits-fils, Lord James & George Douglas.



Ensuite, on peut remonter à Robert II d'Écosse et à Joan Beaufort, l'épouse de Jacques 1er. On dit que 80% des Écossais descendent du roi Robert II qui a eu 22 enfants.

Tournons-nous maintenant vers ceux qui n'ont pas eu leur place dans les pages des livres d'histoire. Nous allons nous pencher du côté de ma famille maternelle et faire ainsi quelques pas vers les îles de l'ouest où j'habite aujourd'hui. Sur l'arbre généalogique d'une arrière-grand-mère

maternelle – pas de personnages importants – mais certains qui ont joué leur propre rôle dans l'histoire du pays. Notez-bien les noms MacNaughton et Henderson, ou MacEanraig en Gaélique.

L'histoire de Glencoe est connue de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire écossaise. Le massacre de Glencoe n'a fait que 38 victimes ; il y a eu pire dans l'histoire du pays. Mais ce massacre reste dans les mémoires du fait que les soldats ont tué ceux qui leur avaient offert l'hospitalité.



Glencoe appartenait à une branche de la famille MacDonald – les MacIains. Avant l'arrivée de la famille MacDonald, les MacEanraigs, ou Hendersons étaient nombreux dans cette vallée. Doués pour la cornemuse, les Hendersons avaient été nommés joueurs de cornemuse héréditaires (« Hereditary Pipers ») des MacDonald of Glencoe. La veille du massacre, le fils du Hereditary Piper, MacIain Mòr nam Feadan, a entendu deux soldats parler de ce qu'ils allaient faire et a prévenu son père. Ayant échappés au massacre, en traversant les montagnes enneigées, ils ont fini par trouver refuge sur la presqu'île isolée d'Ardnamurchan. L'histoire raconte que MacIain a brisé ses chanterelles sur son genou et n'a plus jamais joué de sa cornemuse. Mais, par la suite à chaque génération de la famille Henderson of Ardnamurchan, il y a eu des joueurs de cornemuse très doués jusqu'à nos jours. Voilà la famille de ma grand-mère maternelle toujours du mauvais côté de la révolution jacobite comme la famille de ma grand-mère paternelle !

Ma famille s'est établie là, à Ardnamurchan, et pendant les générations qui ont suivi, on remarque des mariages avec les MacColl (grande famille de bardes et de poètes), les MacDonald et les MacNaughton. Et malgré la pauvreté et la dureté de leur vie

dans ce coin isolé de l'Écosse continentale, parmi leurs descendants on trouve des journalistes et des médecins. Plusieurs se sont établis dans le Nouveau monde, aux États-Unis et en Nouvelle Zélande. Ils n'ont jamais perdu de vue leurs racines, leur histoire ni leur langue. Les descendants de la famille, maintenant très nombreux, savent bien d'où ils viennent – et de qui ils viennent.

Voilà, qui je suis ! Tout cela me donne aujourd'hui mon identité – la vie de ma famille – ma vie – est bien entremêlée à l'histoire de mon pays, mon peuple et j'en suis fier. J'ai des racines, mais comme beaucoup d'autres Écossais, mes racines m'ont permis de tourner mon regard au-delà de mon pays.

L'histoire de la religion en Écosse est bien compliquée, surtout après la Réforme protestante. Je compte au moins onze confessions protestantes dans ma famille, ainsi que des catholiques et des juifs. Il y a une forte influence de l'église épiscopaliennne : j'ai un oncle qui est pasteur anglican. Moi-même, je suis né dans une famille calviniste, mais je me suis converti au catholicisme à l'âge de 17 ans. Je n'entrerai pas dans les détails de ma conversion ici, ni ses motifs théologiques. Il suffit de dire qu'au début, je n'avais pas du tout envisagé de devenir prêtre. Peu à peu, l'appel a grandi pendant les années passées à l'université de Glasgow, et j'ai accepté qu'il fallait au moins explorer ce chemin pour savoir si j'avais la vocation. Donc, je suis entré au séminaire et après cinq ans à Rome, j'ai décroché mes diplômes en philosophie et théologie. J'ai quitté ensuite le séminaire pour une formation de professeur de gaélique au lycée, mais la vocation au sacerdoce ne m'a jamais quitté. En 2003, mon évêque m'a suggéré d'aller à Paris pour terminer mes études. L'idée de recommencer dans un autre pays, d'apprendre une nouvelle langue et d'être le seul Écossais dans un séminaire étranger n'avait pas grand attrait pour moi, mais j'ai accepté et en septembre 2003, je suis arrivé à Paris, premier séminariste écossais à poursuivre ses études en France depuis les années 1970. Mais, j'étais conscient que je suivais les pas de nombreux Écossais qui ont pris ce même chemin depuis le XIII^e siècle.

Les années parisiennes furent pour moi un temps de grande grâce, remplies d'expériences enrichissantes. Je conserve toujours les amitiés que j'ai nouées ici, et

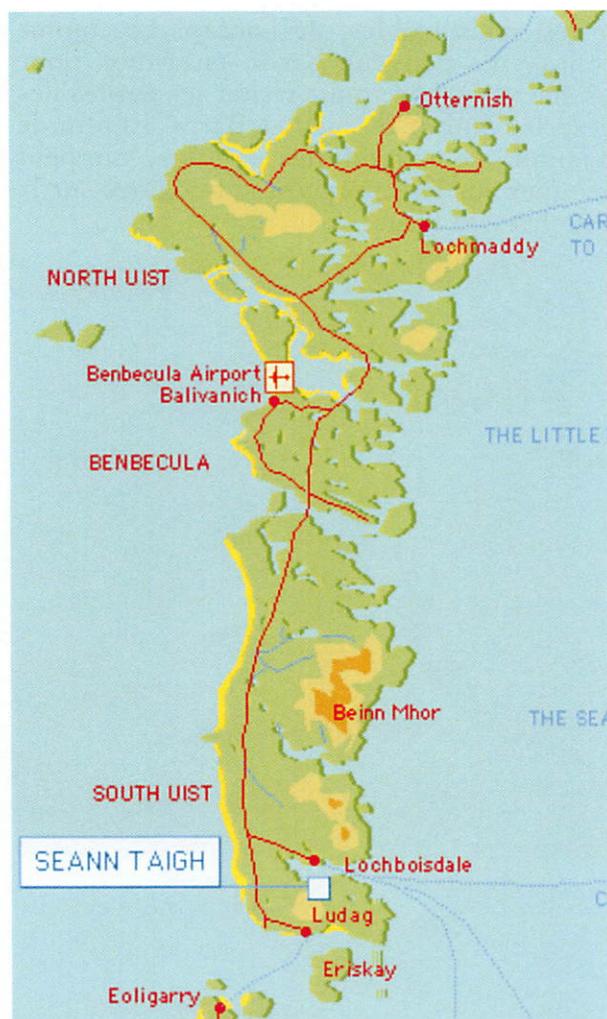
plusieurs de mes confrères français m'ont rendu visite en Écosse.

Après ces trois années à Paris, la dernière en tant que prêtre-étudiant à la paroisse Saint François de Sales dans le 17^{ème} arrondissement, je suis rentré en Écosse. Il n'est jamais facile de revenir chez soi après des années passées à l'étranger. Il est difficile de réintégrer son pays tout en portant les influences positives de l'expérience de la vie en Italie et en France. Nous sommes radicalement transformés par ces influences, mais dans son propre pays, les gens ne voient qu'un des leurs : ils ne voient pas la partie étrangère, qui pourtant, est toujours là. L'Italie et la France font partie de mon histoire et, donc, de mon identité.

Je suis rentré définitivement en Écosse en juillet 2006. L'évêque m'a nommé tout d'abord vicaire de la paroisse de St. Mary's à Fort William dans les Hautes Terres. Bien qu'ayant de la famille aux environs de Lochaber, il n'était pas facile de m'insérer dans la vie paroissiale tellement différente de celle du 17^{ème} arrondissement à Paris. L'évêque voulait me donner deux ans d'expérience comme vicaire avant de me demander de devenir curé d'une paroisse. Mais, suite au décès d'un prêtre dans les Hébrides extérieures, j'ai été nommé très vite administrateur de la paroisse de St. Mary's à Benbecula. Imaginez donc la différence ! J'avais quitté Paris en juillet, j'ai été nommé dans une paroisse des Highlands en septembre, et en novembre j'ai déménagé pour une troisième fois pour aller dans une paroisse au bord de l'océan Atlantique.

D'une paroisse avec huit prêtres, quatre diacres et une population de 20 000 âmes, je me suis trouvé tout seul dans une paroisse qui n'en comptait que 500. Mais, les besoins des âmes sont partout pareils. Il y a des naissances, des mariages, des maladies et des décès. En outre, dans la paroisse de Benbecula il y a une école primaire, un lycée, un hôpital, et une base de l'armée de l'air. Donc, j'ai rempli les fonctions d'aumônier auprès de toutes ces institutions en plus de celle d'un curé de paroisse.

Benbecula n'est pas très connu des touristes ; ils traversent Benbecula en passant de North Uist à South Uist sans s'y arrêter. Et pourtant, il y a des choses à voir ! La paroisse de Benbecula englobe aussi les îles de North Uist et de Berneray où il y a moins de catholiques.



Sur les îles, il y a des restes d'occupation préhistorique, néolithiques comme Barpa Langass, un cairn sur North Uist qui date de 3 000 ans av J.C., Il y a les merveilles du monde naturel – les cerfs, et bien sûr, les oiseaux de mer qui attirent de nombreux touristes chaque année.



Les paysages verts des îles changent de jour en jour. Il y a des merveilleux couchers du soleil. Il y a des plages vides où on peut marcher en paix, où les plus courageux peuvent nager dans les eaux

pures, mais froides, de l'océan. Les moins courageux peuvent partir en canot pour pêcher ou encore pour visiter les petites îles désertes autour de Uist et Barra. Et afin de dominer ce magnifique paysage, on peut grimper sur les montagnes et collines sur la côte Est des Uists.

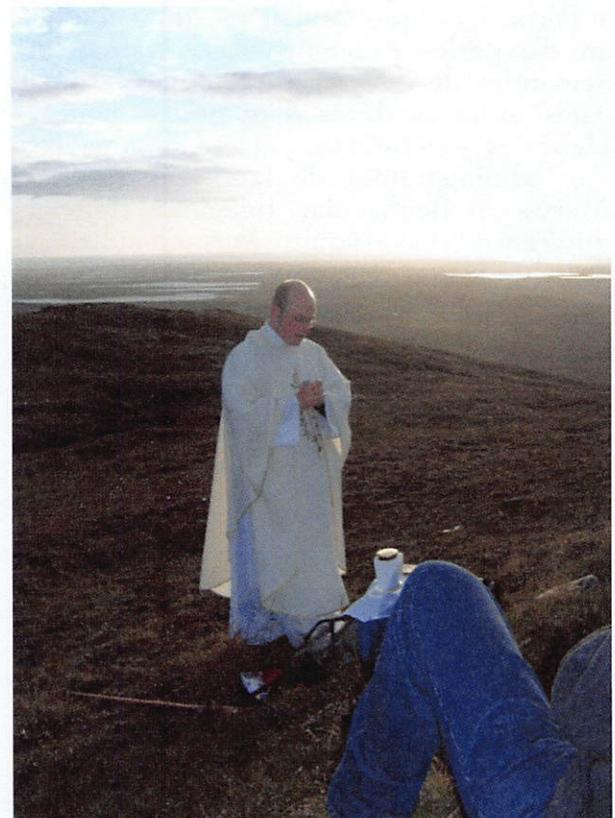


Le climat des Hébrides agit aussi sur les bâtiments : il y a toujours du travail à faire pour les préserver. Nous avons remplacé le toit de l'église et retapé le presbytère en mettant de l'isolation pour protéger contre le froid pendant l'hiver. Maintenant, les deux bâtiments sont en plutôt bon état – mais pour combien de temps... ?

Le rythme de vie de la paroisse est réglé aussi par la nature.



Il y a du travail à faire, quand-même ! Pendant les mois de printemps et d'été, le travail ne manque pas sur le '*croft*' – l'agnelage, le travail de la tourbe : la couper, la faire sécher et la rapporter à la maison. Mais tout cela vaut la peine prise lorsqu'on peut se réchauffer devant un feu de tourbe en hiver.



Ici, je célèbre la messe de la Transfiguration sur Rueval – la seule colline sur Benbecula.

Il y a les grands moments de l'année liturgique – les premières communions, la visite de l'évêque.

Les réunions entre prêtres ne sont pas très nombreuses – il y a des réunions en doyenné de temps en temps ; parfois, il faut prendre l'avion ou le bateau pour assister à une réunion ; nous nous rendons à Oban à la cathédrale pour les réunions du diocèse. Pour les prêtres des îles, une visite à la cathédrale veut dire cinq à sept heures de trajet en ferry, et puis deux nuits en dehors de la paroisse.

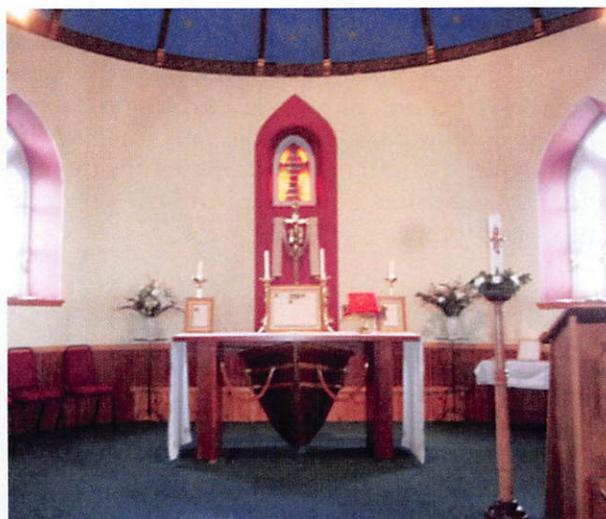


La photo ci-dessus vient de la première communion de trois petits cousins – paroissiens à Benbecula. Le petit garçon à gauche est le troisième enfant d'une jeune femme de la paroisse et le premier baptême que j'ai célébré en arrivant en 2006. Quand la jeune femme est venue me voir, j'ai rempli les fichiers pour le baptême et quand je lui ai demandé son nom de jeune fille, elle m'a dit « Henderson » J'ai demandé d'où venait la famille de son père, et elle a répondu l'île de Mull, mais que les Henderson viennent d'Ardnamurchan. Très vite, nous avons établi un double lien de parenté seulement à partir du nom de famille et leur lieu d'origine. Nous avons un lien de parenté côté Henderson, ainsi que côté MacDonald. Donc, j'ai découvert des membres de ma famille que je ne connaissais pas avant d'arriver dans la paroisse. Dans les petites communautés, il est très facile d'établir les liens de parenté à partir d'une connaissance de sa généalogie, donc, la connaissance de

ses origines est toujours importante, même aujourd'hui. Le système clanique fonctionne toujours !

Pour terminer, je veux vous amener sur l'île d'Eriskay dans le sud des Uists. Après avoir passé dix ans comme curé de paroisse à Benbecula, en septembre 2016, l'évêque m'a nommé curé de la paroisse de St. Michael. La communauté est beaucoup plus petite mais très gaélophone. Depuis la mort du dernier curé, il y a 5 ans, il n'y avait pas eu de prêtre résident sur l'île. Une fois encore le presbytère était à réparer et après huit mois de travaux, j'ai pu m'y installer et profiter des vues magnifiques sur l'Atlantique de chaque fenêtre. L'évêque voulait que je travaille sur une nouvelle traduction du missel en gaélique à partir de textes latin et irlandais. De ce fait, j'avais besoin d'une paroisse où la charge pastorale est moins lourde. Cela dit, depuis la mort d'un prêtre à South Uist, je me trouve à la tête d'une des plus grandes paroisses des Hébrides !

Eriskay est une communauté maritime, une communauté de pêcheurs, entourée par la mer. Les hommes d'Eriskay, chassés de leurs territoires sur South Uist pendant les 'clearances', n'avaient pas assez de terrain pour faire vivre leur famille ; ils se sont tournés vers l'océan pour gagner leur vie.



Le caractère de la communauté est toujours marqué par cet aspect de leur vie, et l'autel dans l'église est formé par la proue d'un bateau de sauvetage.

Un des plus grands événements de l'année est la 'Messe des pêcheurs' et la bénédiction des bateaux.



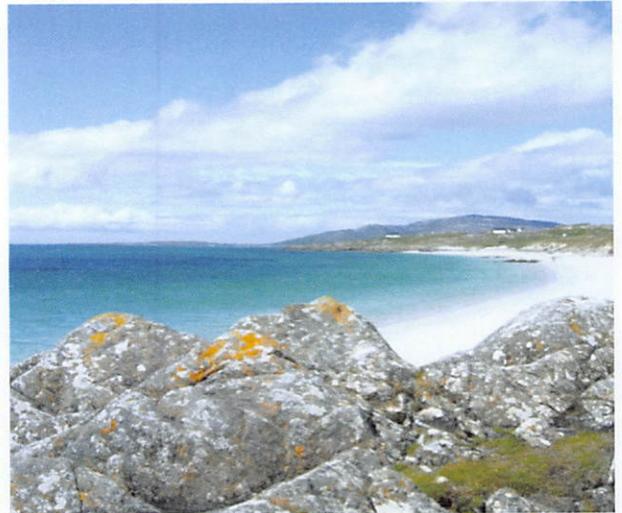
Mais la mer autour d'Eriskay a apporté d'autres fruits, beaucoup plus intéressants ! Au début de la deuxième guerre mondiale, une tempête a provoqué le naufrage du navire S. S. Politician. Les habitants de l'île n'ont pas perdu du temps en ramassant les biens à bord : des milliers de bouteilles de whisky ! De temps en temps, on retrouve encore une bouteille sur une plage, par exemple, ou cachée dans un trou... Slainte !

Mais, un autre incident dans l'histoire de la mer autour d'Eriskay est encore plus intéressant. C'est ici que Bonnie Prince Charlie, ayant quitté la France, a fait ses premiers pas sur le sol britannique avant de se rendre à Loch nan Uamh et Glenfinnan en 1745. La plage où il a débarqué s'appelle toujours Traigh a' Phrionnsa, la plage du Prince.

Par le biais de l'histoire de mes ancêtres du côté paternel, j'ai un lien avec l'histoire de la paroisse où je suis curé. Pour en marquer le lien, j'ai peint les armes de mes ancêtres jacobites sur le plafond du salon de mon presbytère.



L'histoire en Écosse est toujours présente dans la vie de tous les jours. Le Prince, qui a vécu en France et en Italie, a marché sur le sable d'Eriskay. Trois siècles après, je marche dans ses pas d'Italie, en France, je me trouve maintenant sur Eriskay où a commencé un événement historique qui a changé l'histoire de mon pays et de ma propre famille. Peut-être, sans ces événements bouleversants, je ne serais pas ici ce soir.



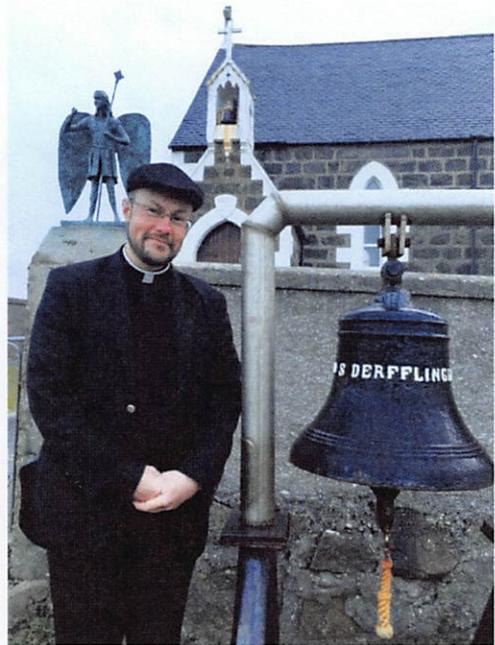
Avant de terminer, il faut que je vous raconte l'histoire de mon prédécesseur, Maighstir Ailean, le Père Allan MacDonald (1859-1905). Né à Fort William, il a fait ses études à Valladolid en Espagne. Après des années passées (1884-1894) à South Uist dans la pauvreté, il est tombé malade. Alors, son évêque l'a nommé curé de la petite paroisse de l'île d'Eriskay. Il y avait bien un presbytère, mais l'église était petite et dans un piteux état. Il fallait en bâtir une autre. Le Père Allan a obtenu la permission du Pape de célébrer la première messe sur un bateau et les pêcheurs se sont mis d'accord pour donner les revenus d'un jour de pêche pour la construction de l'église et ce jour-là fut la plus grosse pêche de l'histoire de l'île !

Pour remettre en état l'église, nous avons fait la même chose cette année. La population est plus petite qu'en 1903, mais la générosité des gens nous a déjà rapporté plus de 8 000 £ !

Après une vie dure dans un environnement difficile après ces années en Espagne, le Père Allan est mort à l'âge de 46 ans et a été enterré parmi un peuple qu'il aimait bien. C'était un poète et un grand spécialiste de la langue gaélique bien qu'elle ne fût pas sa langue maternelle. Il nous a laissé un riche héritage.



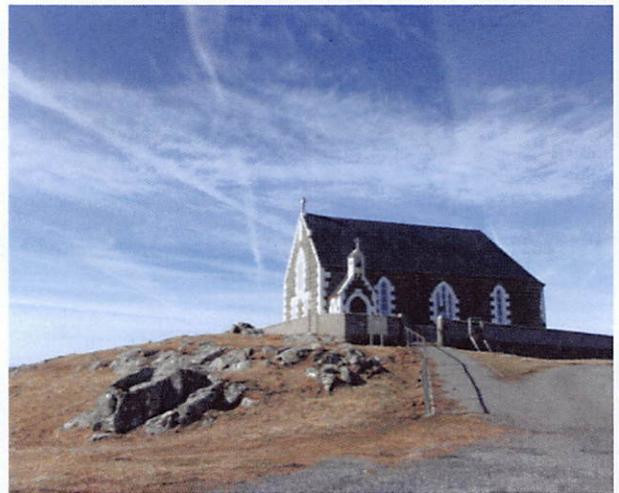
La tombe du Père Allan MacDonald



Pour terminer, je veux vous montrer d'autres images de la vie sur notre petite île. D'abord, la vie liturgique – le chemin de croix à l'extérieur ; la procession du Saint-Sacrement. La cloche du bateau allemand, Derfflinger.



Le chemin de croix



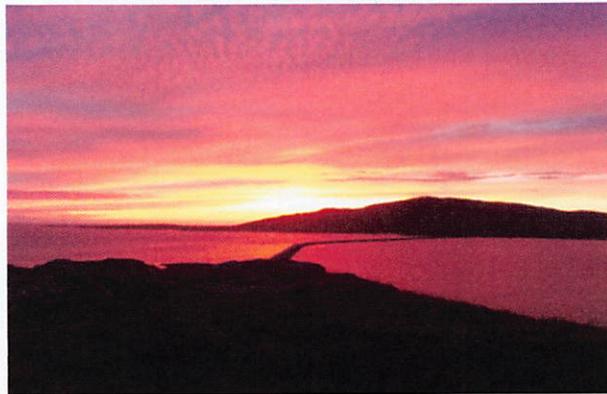
L'église d'Eriiskay



L'adoration du Saint Sacrement



Le voyage en avion - la plage sur l'île de Barra ; l'aéroport le plus proche pour rejoindre Glasgow en avion. Et puis, un dernier coucher du soleil.



J'espère que cette présentation ce soir vous a donné envie de venir, ou même revenir, en Ecosse. Je garde un très bon souvenir de mon séjour en France et j'ai eu le privilège d'être parmi les Écossais qui ont poursuivi leurs études à Paris. Je garde aussi un bon souvenir de l'accueil chaleureux que j'ai reçu ici et c'est toujours un grand plaisir de pouvoir renouer les liens d'amitié entre nos deux pays quand il y a des Français qui visitent les Hébrides pendant les vacances d'été. Et conscient des liens historiques entre nos deux pays, c'est pour moi un grand honneur d'avoir été boursier de la Fondation Catholique Ecossoise, et maintenant de continuer le travail d'une fondation dont les origines remontent jusqu'au XIIIe siècle. Vice-président de la Fondation Catholique Ecossoise, j'ai l'obligation bien agréable de revenir à Paris deux fois par an pour les réunions du bureau et de faire revivre cette partie de mon âme qui sera toujours française.

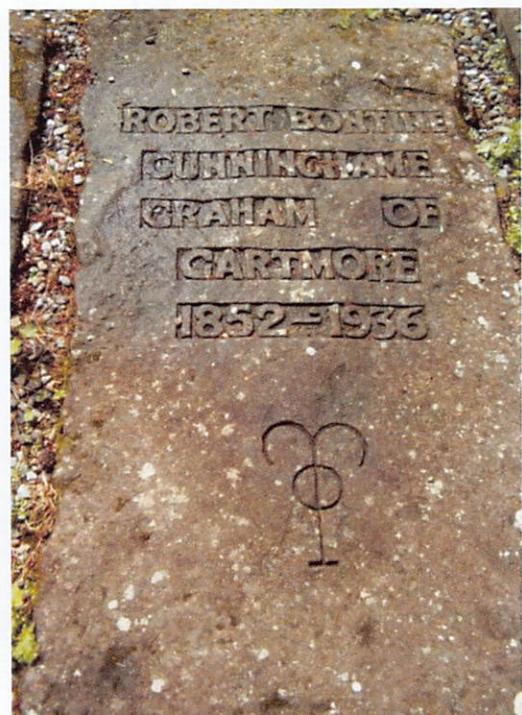
Ross Crichton

À la mémoire du Laird Robert Cunninghame Graham of Gartmore

Si vous vous rendez sur l'île d'Ichmahome située au milieu du seul "lac" d'Ecosse, the lake of Menteith, à une dizaine de kilomètres au sud-est des Trossachs, à 5 km à l'est d'Aberfoyle, cher à Jules Verne, pour découvrir le prieuré où Marie Stuart, à l'âge de quatre ans, trouva refuge quelques semaines, avant de séjourner à Dumbarton Castle d'où elle partit le 7 août 1548 pour vivre en sécurité à la Cour de France. Peut-être que, vous promenant dans les ruines romantiques de ce prieuré augustinien, déchiffrez-vous, parmi les pierres tombales de l'ancien chœur des moines, l'inscription suivante : Robert Bontine Cunninghame Graham of Gartmore 1852-1936 ?

Qui était Robert Bontine Cunninghame Graham of Gartmore ? Son ami Joseph Conrad a dit de lui : « Lorsque je pense à Cunninghame Graham, je me sens comme si j'avais vécu toute ma vie dans un trou sans rien voir ni savoir » (*When I think of Cunninghame Graham, I feel as though I have lived all my life in a dark hole without seeing or knowing anything*). Qu'on en juge : à la fois, membre du parlement britannique, gauchiste

en Amérique du Sud, maître d'escrime, membre fondateur de *l'Independent Labour Party* et du *Scottish national Party*, éleveur de chevaux, chasseur de buffle et cavalier au long cours (Long Rider) tant en Afrique du Nord qu'en Amérique du Sud, écrivain.



Né Robert Bontine, il est le fils aîné du Major William Bontine, Comte (Earl) de Menteith, se prétendant descendant de Robert II d'Écosse, et d'Anne Elizabeth Elphinstone-Fleeming fille de l'Amiral Charles Elphinstone-Fleeming de Cumberland et d'une noble espagnole Dona Catarina Paulina Alessandro de Jimenez.

Après des études plus ou moins chaotiques — pensionnaire à Hill House à Leamington Spa et à Harrow où il fut un élève rebelle — terminées par des cours particuliers à Londres et à Bruxelles, ses parents décidèrent de l'envoyer à 17 ans en 1869 en Argentine où la famille possédait un élevage de bétail (un ranch) dans la province d'« Entre Ríos ».

L'histoire raconte qu'il fut kidnappé un temps par des gauchos et que cette expérience le fit aimer leur style de vie itinérante et aventureuse dans la pampa, vastes plaines d'Argentine et d'Uruguay. Respecté par eux pour ses capacités de cavalier il fut appelé « Don Roberto » surnom qui l'accompagna toute sa vie. Par exemple, il n'hésita pas, à vingt ans, à faire 600 kilomètres à cheval pour se rendre aux chutes de l'Iguazú à la limite du Brésil.

Rentré en Grande Bretagne, il commença par fréquenter le salon littéraire de sa mère à Londres et fit connaissance avec l'élite intellectuelle de son temps.

Il se maria le 24 octobre 1878 avec Gabrielle de la Balmondière qui prétendait être la fille chilienne d'un père français et d'une mère espagnole. Il s'agissait sans nul doute d'un mariage d'amour, car elle s'appelait en fait Caroline Horsfall, était actrice et fille d'un médecin de Ripon. La nouvelle identité de la mariée ayant probablement été fabriquée pour être mieux acceptée dans le milieu de la famille. Le couple n'eut pas d'enfant. Ces années-là, il voyagea avec son épouse notamment au Texas et au Mexique. A la mort de son père il prit le nom de Robert Bontine Cunninghame Graham et hérita de la propriété de Gartmore, à quelques kilomètres à l'ouest du lac de Menteith.

Sa carrière politique

De retour en Écosse en 1884, à 32 ans, il commença à s'intéresser à la politique

et se mit à assister aux réunions socialistes où il sympathisa avec William Morris (1834–1896), George Bernard Shaw (1856–1950), Henry Mayers Hyndman (1842–1921), John Burns (1858–1943) et Keir Hardie (1856–1915). Ses talents oratoires lui permirent de devenir un brillant débatteur sachant tenir tête aux contradicteurs et perturbateurs.

Bien que socialiste, il se présenta à l'élection générale de 1886 en tant que candidat du Liberal Party pour le North West Lanarkshire et battit de 322 voix le candidat de l'Unionist Party.

Son programme était extrême :

- 1 - la suppression de la Chambre des Lords,
- 2 - l'instauration du suffrage universel,
- 3 - la nationalisation des terres, mines et industries lourdes,
- 4 - la séparation de l'Église institutionnelle et de l'État,
- 5 - l'établissement de la journée de 8 heures.

Il avait son franc parler et faisait fi des conventions, aussi il fut le premier membre du parlement suspendu le 12 septembre 1887 pour avoir osé prononcer le mot « *damn* » en référence à la Chambre des Lords.

Sa principale préoccupation à la chambre des communes était la condition de vie des ouvriers et la détresse des chômeurs ou des sans-emplois ainsi que la lutte pour le droit de manifester et de se réunir.

Notamment, il fut à la tête, le 13 novembre 1887, d'une manifestation à Trafalgar Square, appelée par la suite le « *Bloody Sunday* » au cours de laquelle il fut battu par la police et condamné à six mois d'emprisonnement à la prison de Petonville pour tenue d'une manifestation illégale. Pour l'anecdote, il fut défendu par Herbert Henry Asquith futur premier ministre du Liberal Party (1908-1916). Cela ne l'empêcha pas de continuer de défendre les droits des ouvriers et de chercher à améliorer leurs conditions de vie. Il fut de nouveau suspendu en 1888 pour avoir protesté sur les conditions du travail à la chaîne. Il lança au « *Speaker* » avant d'être expulsé de la Chambre des Communes les mots suivants « *I never withdraw* » (Je n'abandonne jamais) que reprit G. B. Shaw dans sa pièce, *Arms and the Man* (L'homme et les armes, 1894).

Il s'impliqua aussi lors de la « *Matchgirls Strike* » (La grève des allumettières, 1888) avec Annie Besant et lors de la grève des dockers de 1889.

Il assista à Paris au congrès de fondation de la 2e internationale (14-21 juillet 1889) et l'année suivante en 1890 après un discours à Calais il fut arrêté et expulsé de France comme dangereux révolutionnaire.

Il essaya avant les élections générales de 1892 de persuader Lord Salisbury de mettre à l'ordre du jour de la chambre du gouvernement conservateur un projet de loi sur la journée de 8 heures sans y parvenir. Aux élections générales, se présentant sous l'étiquette du Scottish Labour Party dans la circonscription de Glasgow Camlachie, il fut battu de 906 sur 9624 voix, ce qui mit fin à sa carrière parlementaire. Cela ne l'empêcha pas de demeurer actif dans les cercles politiques. Il aida son collègue Keir Hardie à fonder l'« *Independent Labour Party* » en 1893.



Néanmoins, lassé des mesquineries et des disputes de ceux qu'il appela les « *pis-s-pot socialists* » qu'on pourrait traduire par « les lavettes de socialistes », il se tourna vers le naissant nationalisme écossais pour essayer d'aboutir à une plus grande justice sociale et à un renouveau culturel. Dès 1886, il s'était intéressé à la question de l'indépendance de l'Écosse en aidant la fondation du « Scottish Home Rule Association » (SHRA) et avait milité auprès des membres du parlement pour la création d'un parlement écossais. Cette association prônait « l'établissement d'un parlement national écossais et d'un gouvernement ayant la maîtrise exclusive des affaires écossaises en relation avec l'intégrité de l'Empire ».



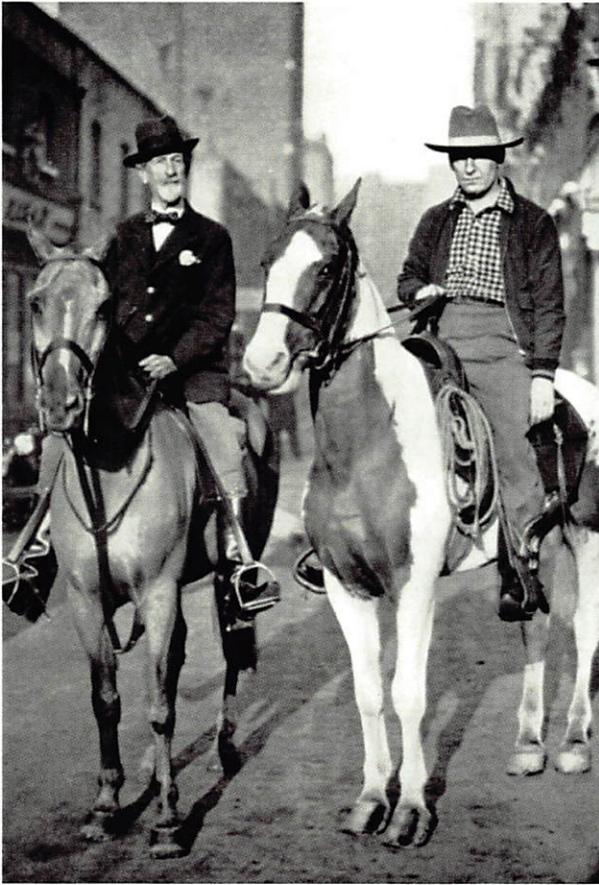
Stirling 1920

Il joua un rôle important dans la création du National Party of Scotland (NPS) en 1928 et finalement fut élu président honoraire du nouveau Scottish National Party en 1934.

Sa carrière littéraire

De 1888 à 1892, Graham contribua régulièrement aux journaux socialistes de l'époque. Mais sa carrière littéraire débuta vraiment lorsque le rédacteur en chef Frank Harris du *Saturday Review* lui demanda en 1895 d'écrire régulièrement pour son journal. Son œuvre littéraire se compose principalement de « sketches » (esquisses) et d'une vingtaine de nouvelles. Les matières abordées sont éclectiques : l'histoire, la biographie, la poésie, les essais, la religion, la politique, les voyages, les chevaux. Ses esquisses ont été regroupées dans les années 1980 selon les lieux : Amérique du sud, Amérique du nord, Écosse. Parmi ses nouvelles, on peut citer, par exemple, *Mogreb-el-Acksa* (1898), récit d'un voyage au Maroc en 1897 et *A Vanished Arcadia* (1901) sur l'œuvre des Jésuites au Paraguay (1607-1677), un essai sur sainte Thérèse d'Avila, *Santa Teresa : being some account of life and times* (1907), *A Brazilian mystic*, une biographie d'Antonio Conselheiro prédicateur millénariste (1920). Aucun de ses livres n'a été traduit en Français. *Mogreb-el-Acksa* a servi de source d'inspiration pour la pièce de G.B. Shaw *Captain Brassbound's Conversion* et *A Vanished Arcadia* pour le scénario du film *The Mission*, Palme d'or du festival de Cannes de 1996.

Il eut de nombreuses amitiés littéraires, Ford Madox Ford, John Galsworthy, Oscar Wilde, W. H. Hudson,



Avec Aimé Tschiffely

George Bernard Shaw, G.K. Chesterton, Joseph Conrad qu'il aida à trouver son premier éditeur et pour ses recherches relatives à l'élaboration de *Nostramo*, réputé être son chef-d'oeuvre. À Edimbourg, au « Scottish Storytelling Centre » vous trouverez l'inscription suivante sur un siège : « R B 'Don Roberto' Cunninghame Graham of Gartmore and Ardoch, 1852-1936, a great storyteller ».

Le cavalier

Son cheval favori était un Criollo appelé Pampa qu'il trouva par hasard dans les rues de Glasgow attelé à un tramway et qu'il reconnut provenir d'un élevage qu'il connaissait bien en Argentine. Il offrit immédiatement de le racheter à la compagnie trois fois le prix qu'elle l'avait payé. Lorsqu'il résidait à Londres on pouvait le voir chaque jour à Hyde park monter Pampa jusqu'à la fin de sa vie.

Don Roberto s'intéressa à la carrière littéraire d'Aimé Tschiffely (1895-1954), connu de tous les amoureux de randonnées à cheval pour avoir effectué dans les

années 1920 « The Long Ride » (la longue chevauchée) de 15000 kilomètres de Buenos Aires à Washington avec deux chevaux Criollo, Mancha et Gato.

Il mourut de pneumonie, à 84 ans, le 20 mars 1936 à l'hôtel Plaza de Buenos Aires où il s'était rendu une dernière fois pour rendre hommage à son ami William Hudson à l'occasion de l'inauguration d'un musée installé dans sa maison natale. Il reçut un hommage national de la part du président de la république et du peuple argentin.

Thierry Rechniewski



Les deux chevaux de Tschiffely Mancha et Gato suivent le cercueil.



Un sabot de Pampa a été enterré sous le monument à sa mémoire érigé actuellement à l'entrée du domaine de Gartmore

L'ASSOCIATION FRANCO-ÉCOSSAISE EN L'AN 2019

COMITÉ DE PATRONAGE

Président :
Jean GUÉGUINOU, GVCO, Ambassadeur de France

Frédérique CHAUVENET, Présidente de l'Association
Thouars-Marguerite d'Ecosse

Philippe CONTAMINE, Membre de l'Institut,
Professeur émérite à l'Université de Paris IV

Pierre DE BAECKER, Vice-Président honoraire

Alain HESPEL, Président de la Fondation Catholique
Écossaise

COMITÉ DIRECTEUR

Président : Thierry RECHNIEWSKI
Vice-Présidents : Michel DUCHEIN, OBE
Jean-Claude MARTIN
Secrétaire générale : Catherine VALASTER
Secrétaire générale adjointe : Anne-Marie JOSSE-AUZELLE
Trésorier : Julien VALÉE

MEMBRES DU COMITÉ

Ginette DALLERÉ - Lydie DELALANDE - Clarisse GODARD
DESMAREST - Mathieu MAZÉ - George P. MUTCH - Aziza
OUARDANI - Henry SUHAMY .

CE NUMÉRO A ÉTÉ RELU ET MIS AU POINT AVEC L'AIDE DE GINETTE DALLERÉ

SOMMAIRE

- Clarisse GODARD DESMAREST
La Nouvelle Ville d'Édimbourg : 250 ans p. 2
- Ross CRICHTON
Jusqu'aux extrémités de la terre p. 4
- Thierry RECHNIEWSKI
À la mémoire du Laird Robert Cunninghame Graham of Gartmore.... p. 12

POUR ADHÉRER A NOTRE ASSOCIATION

Membre actif	45 €	Association ou Jumelage	60 €
Couple	60 €	Membre Bienfaiteur (à partir de)	80 €
Etudiant ou membre associé (envoi du Bulletin seul)	20 €		

La cotisation, valable pour l'année civile en cours, inclut l'abonnement au Bulletin (reçu fiscal sur demande)

Elle sera adressée au Trésorier de l'Association :

M. Julien VALÉE - 14 quater, rue Charles Rhône - 78100 ST-GERMAIN-EN-LAYE
par chèque, à l'ordre de l'Association Franco-Ecossaise